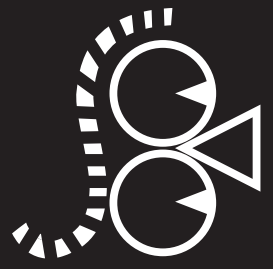


Vu de Pro-Fil



FESTIVAL DE CANNES
CANNES CLASSICS
SÉLECTION OFFICIELLE 2023

N°56

Été 2023

Dossier : Jean-Luc Godard

PRO-FIL - SIEGE SOCIAL :

40 Rue de Las Sorbes
34070 Montpellier

www.pro-fil-online.fr

SECRETARIAT NATIONAL :
390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier
Tél : 04 67 41 26 55
secretariat@pro-fil-online.fr

Directeur de publication : Jacques Champeaux
Rédactrice en chef : Waltraud Verlauguet

Sommaire

2 Edito

PLANETE CINEMA

A voir en ce moment

- Des lendemains qui chantent
Dire sans souffrir
- Retour sur un traumatisme politique
La dualité des saisons et celle des promesses

Parmi les festivals

- Gratitude et harmonie
Les prix du jury œcuménique
- Palme d'or pour *Anatomie d'une chute*
Autres prix du jury officiel
- Grand prix pour *The Zone of Interest*
Autres jurys
- Regards multiples
Oberhausen 2023

DOSSIER : Jean-Luc Godard

- Jean-Luc Godard, sa vie et son oeuvre
- Masculin féminin
- Godard militant
- Histoire(s) du cinéma
- Le dernier Godard
- Le mépris*
Nouvelle vague
- Coin théo : Godard protestant ?

DECOUVRIR

- L'art d'approcher son prochain au plus près
- Nicolas Philibert : l'essence du documentaire

PRO-FIL INFOS

- Informations diverses

A LA FICHE

- Je vous salue, Marie*

Edito

Le cinéma conserverait-il ? Les réalisateurs semblent assez peu concernés par la retraite à 64 ans. Jean-Luc Godard, qui est le sujet du dossier de ce numéro, a travaillé sur des films jusqu'à sa mort, à 91 ans, et présentait à Cannes *Le livre d'images*, un film d'une très grande inventivité, à 88 ans. Manoel de Oliveira a réalisé deux de ses chefs-d'oeuvre, *Singularités d'une jeune fille blonde* et *L'étrange affaire Angelica*, à plus de 100 ans. Et plus récemment, Wim Wenders (77 ans) et Ken Loach (86 ans) étaient sélectionnés en Compétition officielle à Cannes et ont été récompensés par le jury œcuménique dont ils sont des habitués. Mais si nous sommes heureux de retrouver ces réalisateurs et quelques autres comme Aki Kaurismäki, Hirokazu Kore-eda ou Nuri Bilge Ceylan, le festival de Cannes est aussi l'occasion de découvrir de nouveaux talents et cette édition, aussi bien dans ses sélections que dans ses palmarès, a mis l'accent sur de jeunes réalisateurs et surtout réalisatrices, Justine Triet étant la deuxième réalisatrice (française) en trois ans à recevoir la prestigieuse Palme d'or pour son film *Anatomie d'une chute*. La qualité des films projetés, l'affluence aux séances, qui a d'ailleurs frustré beaucoup de festivaliers, et plus généralement le retour du public dans les salles semble montrer que le trou d'air post-Covid est derrière nous. Tant mieux !

Jacques Champeaux

Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction.

PROtestant et FILMophile, un regard chrétien sur le cinéma.

COMITE DE REDACTION :

Marie-Jeanne Campana
Jacques Champeaux
Arielle Domon
Alain Le Goanvic
Marie-Christine Griffon
Maxime Pouyane
Philippe Raccach
Waltraud Verlauguet
Jean-Michel Zucker

ONT AUSSI PARTICIPE A CE NUMERO :

Yves Ballanger
Dominique Besnard
Marcel Besnard
Philippe Cabrol
Arlette Welty-Domon
Jean Domon
Jean Lods
Katia Margerie
Florence de Tienda

Prix au numéro : 4 €
Abonnement 4 N° :
15 € / Etranger : 18 €
Imprim Sud
83440 Tourrettes
ISSN : 2104-5798
Date d'impression :
10 juin 2022
Dépôt légal à parution
Commission paritaire
N° 1227 G 93549

Pro-Fil à travers la France :

Alsace / Mulhouse
Roland Kauffmann - 06 87 50 76 24
roland.kauffmann@protonmail.com

Ardèche / Privas
Eric Santoni - 06 32 68 28 76
profil.privas@icloud.com

Aude / Narbonne
Patrick Duprez - 06 20 44 76 85
pa.duprez@orange.fr

Bouches-du-Rhône / Marseille
Paulette Queyroy - 04 91 47 52 02
marseille.profil@gmail.com

Bouches-du-Rhône / Pays d'Aix
Emmanuelle Michel - 06 10 10 27 61
emmanuelle.michel2@gmail.com

Gard / Nîmes
Joël Baumann - 06 17 54 42 97
profilnimes@free.fr
et
Catherine Joseph - 04 66 21 40 43
cat.joseph@orange.fr

Haute-Garonne / Toulouse

Monique Laville - 05 61 87 36 86
metou.riou@laposte.net

Haute-Loire / Le Chambon sur Lignon
Pierre Maret - 06 72 85 56 94
pierre.maret@univ-st-etienne.fr

Hérault / Montpellier 1
Arielle Domon - 04 67 54 39 67
arielledomon@gmail.com

Hérault / Montpellier 2
Simone Clergue - 04 67 41 26 55
profilmontpellier@orange.fr

Ile-de-France / Issy-les-Moulineaux
Jacques et Christine Champeaux
01 46 45 04 27
christine.champeaux@orange.fr

Ile-de-France / Paris
Jean Lods - 01 45 80 56 53
jean.lods@wanadoo.fr

Rhône / Lyon
Denis Nové-Josserand - 06 86 45 72 09
denisnovej@gmail.com

Couverture : L'affiche *Le mépris*, version restaurée 4K
sortie 24 mai 2023



A voir en ce moment

Des lendemains qui chantent

***Vers un avenir radieux (Il sol dell'avvenire)* de Nanni Moretti (Italie, sortie : 28/6/2023, Compétition officielle Cannes 2023)**

Nanni Moretti est un habitué de Cannes. Sélectionné à plusieurs reprises, il a obtenu notamment la Palme d'or en 2001 pour *La chambre du fils*, et le prix du jury œcuménique pour *Mia Madre* en 2015. Il a présenté *Il sol dell'avvenire* ou *Vers un avenir radieux* en compétition officielle. Cela fait penser aux 'lendemains qui chantent' chers aux communistes. Et c'est bien de cela dont il s'agit, entre autres, dans ce film. Nanni Moretti se met une nouvelle fois en scène avec un film foisonnant. Giovanni, cinéaste italien renommé, s'apprête à tourner son nouveau film. Mais entre son couple en crise, son producteur français au bord de la faillite et sa fille qui veut épouser un sexagénaire, tout semble jouer contre lui ! Moretti, très en forme, rassemble tout ce qui a fait sa marque cinématographique : le stress permanent, la colère, la mélancolie, les interrogations constantes, les tourments personnels qui se mêlent à la vie professionnelle. Avec toutefois une pointe d'amertume plus évidente. Dans le film de Giovanni, il s'agit de tourner l'arrivée à Rome d'un cirque hongrois. Il est accueilli par Ennio, secrétaire de la cellule du

PC local. Pendant leur séjour l'URSS réprime dans le sang l'insurrection hongroise. On est en 1956. Le parti communiste italien prendra alors ses distances avec Moscou, le seul en Europe. Mais les nuages s'amoncellent sur le film. Son producteur français fait faillite. L'idée d'avoir alors recours à Netflix lui est suggérée. S'ensuit un morceau de bravoure avec les représentants de la firme qui, tels des automates, répètent à chaque phrase que la firme est présente dans 190 pays, tout en s'étonnant de l'absence de « *what the fuck* » dans le scénario ! C'est un film apparemment léger mais profondément politique, un rappel de ce que fut l'histoire du PC italien, ce qui n'est peut-être pas inutile dans l'Italie d'aujourd'hui, avec un hommage à la chanson italienne. Un film attendrissant de ce réalisateur qu'on aime tant.

Marie-Jeanne Campana



Dire sans souffrir

***Les filles d'Olfa* de Kaouther Ben Hania (France, Tunisie, Allemagne, Arabie saoudite, 110 min. sortie 5 juillet 2023, Cannes Un Certain Regard 2023, prix de la citoyenneté et Œil d'or du meilleur documentaire)**

A la fois documentaire et docu-fiction reconstitué, le parti pris de la réalisatrice est original et même inédit ! L'explication de son choix tient à la douloureuse nécessité de dire sans souffrir.

Olfa, mère tunisienne de quatre filles, en a perdu deux, « dévorées par le loup », le loup islamiste Daesh qui les a prises dans son filet. La très forte personnalité de cette mère à la fois aimante et violente doit être canalisée par la réalisatrice : une actrice jouera les scènes sensibles, répétant le récit d'Olfa, sous sa direction. Le procédé imposé offre un recul respectueux et une distance bénéfique aussi pour le spectateur, qui comprend le processus de réparation de ce fait divers passé, alors victime d'un éclairage médiatique douteux dans la société tunisienne.

Les confidences spontanées des deux jeunes sœurs, entourées des deux actrices représentant les sœurs aînées absentes, construisent une bulle de sincérité nous permettant d'entrer dans la réalité absolue de la féminité. L'autodérision de ces femmes

nous fait sourire souvent, rendant par exemple la scène du combat familial plus vraie que nature.

La mise en scène semble constamment remise en cause, s'adaptant aux protagonistes, privilégiant la confiance offerte sans jugement par l'équipe de tournage. Les décors d'un intérieur fictif et symbolique permettent cette intimité où le jeu devient vérité et la parole libératrice. Cette expérience vécue est à la fois une rencontre entre 'filmants' et filmées et un témoignage venant d'un pays sous surveillance, qui nous est proposé sans le filtre de l'interprétation intellectuelle.

Arielle Démon



A voir en ce moment



Retour sur un traumatisme politique

Esterno notte de Marco Bellochio, série, Cannes Première 2022, actuellement sur Arte TV

Vingt ans après un premier film sur Aldo Moro, le dirigeant de la Démocratie chrétienne enlevé et assassiné par les Brigades rouges en 1978 (*Buongiorno notte*, 2003), Bellochio revient sur le séisme

de Moro mais qui, comme tout le gouvernement, refuse toute négociation, est ainsi mis en lumière.

La durée importante de la série par rapport à un film permet au cinéaste de s'intéresser de près aux protagonistes du drame, comme par exemple l'appel désespéré de son épouse, Eleonora Moro, qui, relayant les déclarations de son mari, exhorte en vain les dirigeants italiens à privilégier une vie humaine à la raison d'Etat.

La série permet également de donner, comme souvent dans les films de Bellochio, une dimension importante à l'imaginaire (si Moro n'était pas mort ?), une place non strictement documentaire même si appuyée sur une documentation importante. Ce qu'amplifie la musique (Fabio Massimo Capogrosso) et une mise en scène légère malgré la gravité du propos.

Philippe Raccah

politique qu'a alors connu l'Italie.

Devant l'ampleur de son propos, Bellochio a cette fois réalisé une série pour la télévision en six épisodes, diffusés par Arte et publiés en DVD.

Alors que le film était centré sur l'enfermement d'Aldo Moro et ses rapports avec l'une de ses geôlières, la série dresse un tableau politique plus large de l'Italie et en particulier des diverses réactions de la classe politique à cette époque. Le rôle ambigu du ministre de l'intérieur, Francesco Cossiga, ami

La dualité des saisons et celle des promesses

Les herbes sèches (*Kuru Otlar Ustune*) de Nuri Bilge Ceylan (Turquie, France, Allemagne, Suède, 197 min. Sortie 12/7/2023. Compétition officielle Cannes 2023, prix d'interprétation féminine)

Avec le réalisateur turc Nuri Bilge Ceylan, nous sommes habitués aux films dont la durée est d'environ trois heures (*Winter Sleep*, Palme d'or à Cannes ; *Il était une fois en Anatolie*, Grand prix du jury ; *Le Poirier sauvage*). Mais la poésie et la beauté des paysages l'emportent sur la durée. A chaque fois, nous sommes fascinés par le talent de ce réalisateur dont les films sortent environ tous les quatre ans. *Les herbes sèches* est son dixième long-métrage dont le

tournage a commencé en mars 2021 en Anatolie orientale. C'est dans un village sous la neige que se passe l'action. Le réalisateur aime sonder l'esprit des hommes et réfléchir sur la nature humaine. Samet, un professeur, revient enseigner pour une nouvelle année qu'il espère la dernière. Plusieurs histoires se trament dans ce film. Samet et son colocataire Kenan sont accusés de gestes déplacés à l'endroit de leurs élèves. Les jalousies entre

professeurs sont fréquentes. Un triangle amoureux implique Samet, Kenan et une jeune professeure handicapée, Nuray. Et puis la vie dans cette petite bourgade n'est pas facile. Tout se sait, tout se dit, tout se rapporte.

La mise en scène est fluide, les nombreux dialogues sont littéraires et subtils. Les techniques cinématographiques sont utilisées par le réalisateur à bon escient, montrant des plans panoramiques (paysages), des plans fixes (le dialogue où Nuray pousse Samet dans ses retranchements pour connaître sa philosophie de la vie), parfois dynamiques avec des mouvements rapides et soudains des personnages, un plan séquence où Samet passe de l'autre côté du film. Le récit narratif est accompagné d'une photographie harmonieuse. Nuri Bilge Ceylan fait du personnage principal quelqu'un de complexe, sympathique, prévenant au début du film, puis devenant jaloux, menteur. Mais Ceylan entretient une dynamique d'espoir et la dernière scène est pleine de lumière. Ce film a obtenu le prix d'interprétation féminine pour Nuray jouée par Merve Dizdar qui a dédié son prix aux femmes qui luttent, sachant parfaitement ce qu'est d'être une femme dans cette région du monde.

Marie-Christine Griffon





Le jury œcuménique avec son lauréat, de g. à d.: Wim Wenders, Joel Ruml (République tchèque), Anne-Laure Filhol (France), Katia Margerie (France), Jane Stranz (Angleterre), Néstor Briceño (Vénézuëla); manque sur la photo : Alberto V. Ramos Ruiz (Cuba)

Gratitude et harmonie

Le Jury œcuménique Cannes 2023

Cette année, le jury œcuménique a été unanime dans la gratitude d'avoir bénéficié d'une sélection officielle de grande qualité, dotée d'une palette étendue de thématiques contemporaines issues de différentes régions

s'est imposé à nous comme une évidence, de par la qualité de sa lumière, sa profondeur existentielle, son respect pour la nature et la vie, ainsi que la prestation de son interprète principal alliant à merveille grâce et dignité (d'ailleurs, par la suite, le jury présidé par Östlund a décerné le prix d'interprétation masculine à Koji Yakusho !)

Gratitude donc, mais aussi harmonie. Nous étions six jurés, trois femmes et trois hommes, trois protestants et trois catholiques. Cet équilibre théorique s'est traduit dans la pratique de la vie du groupe par une grande qualité d'écoute, du respect mutuel et une complémentarité appréciée quant aux angles d'approche des sujets. Ce fut génial, précieux et unanimement salué par les six jurés !

Katia Margerie
membre du jury œcuménique

Le Prix du jury œcuménique récompense chaque année depuis 1974 un film de la sélection officielle aux grandes qualités artistiques mettant en avant la responsabilité chrétienne qui prend sa source dans l'Évangile. Cela s'exprime notamment par la prise en compte de la dignité humaine, de la solidarité, de la défense des minorités, de l'entraide ou du respect de la Création. Enfin le film doit pouvoir être diffusé et discuté dans des ciné-clubs chrétiens (protestants ou catholiques).

du monde, mais souvent à portée universelle. Les films historiques comportant une dimension religieuse ne furent pas en reste avec *Firebrand* et *Rapito*, ce qui nous a séduits ! À la veille de l'échéance de notre verdict, après avoir visionné les 21 films et discuté en réunion tous les deux jours, nous avons unanimement présélectionné trois films à haute portée spirituelle : *Les feuilles mortes* de Kaurismäki, *Perfect Days* de Wenders et *The Old Oak* de Loach. Lors de notre réunion de délibération, le second, *Perfect Days*,

Voir aussi les actualités sur les films cannois qui sortent sur nos écrans pages 3-4.



Voir la page du festival avec les billets d'humeur, les articles et les émissions radio sur notre site

Les prix du jury œcuménique

Le prix : *Perfect Days* de Wim Wenders

Ce chef-d'œuvre cinématographique est un bijou aux nombreux attributs poétiques. À travers les différents personnages, le réalisateur nous transmet un puissant récit sur l'espoir, la beauté et la transfiguration dans le quotidien de nos vies. La dignité du personnage principal, l'accomplissement de son travail effectué avec application, mais aussi son respect à l'égard des autres et son émerveillement face à la nature, dépeignent des valeurs universelles trop souvent déficientes dans nos sociétés contemporaines. Ce film est une pure grâce.

La mention spéciale : *The Old Oak* de Ken Loach

C'est une peinture intense et bouleversante des problématiques de l'accueil de l'étranger, du populisme et de la solidarité au sein de communautés locales. Ce film montre ainsi l'émergence de la compassion et de l'entraide, au travers de repas partagés et de luttes communes.



Koji Yakusho et Arisa Nakano dans *Perfect Days*



Ebla Mari dans *The Old Oak*

Palme d'or pour *Anatomie d'une chute*

Film de Justine Triet, sortie 23 août

Caméra posée au pied d'un escalier. Une balle pour chien qui dévale les marches. Dès les premières images, le ton est donné et ce plan apparaît comme le symbole d'une chute proche. Film où tout le monde s'interroge sans arrêt et où le doute plane à chaque mot prononcé, *Anatomie d'une chute* est bouleversant de vérité dans son propos. Mais justement la vérité doit-elle éclater ? Sandra est-elle coupable de la mort de son mari ? La question se pose encore après le générique de fin, pourtant l'avocat s'était exclamé plus tôt : « Si Sandra est coupable de quelque chose, c'est d'avoir réussi là où Samuel a échoué ». Vivre dans l'ombre de la réussite ? Se retrouver dupé sur toute la ligne ? Tout est-il pardonnable ? Justine Triet effleure quelques réponses et le spectateur aime à se questionner dans ce procès où improbable et impossible se font écho. Ce questionnement est justement permanent durant tout le film, grâce notamment à une mise en scène majestueuse. Une séquence est divinement bien filmée : la réalisatrice se place du point de vue de l'enfant que nous voyons de face avec la voix des avocats en *off* et la caméra fait ainsi comme un jeu de ping-pong entre les deux. Le fils Daniel deviendra, au fur à mesure que le procès avance, un témoin plus que déterminant, dans ce jeu du chat et de la souris, où la famille se déchire au fil des interrogatoires et reconstitutions incessants. Sandra oscille entre doutes et véracité et en



Sandra Hüller dans *Anatomie d'une chute*

viendra même jusqu'à déclarer à son fils : « Je ne suis pas un monstre. Au procès, c'est déformé ! ». Autopsie des relations où est ici dessinée une 'complicité intellectuelle' et véritable état des lieux de la justice française où « un procès ne vise pas la réalité », *Anatomie d'une chute* est un sublime portrait d'une France qui se bat contre les affres de la société et de la famille.

Lors d'une interview, Sandra qui est écrivain, parviendra même à s'exclamer « Mon travail, c'est de brouiller les pistes pour que la fiction dépasse le réel » : Justine Triet y est parfaitement parvenue !

Maxime Pouyanne

Autres prix du jury officiel

La passion de Dodin bouffant de Tran Anh Hung

Prix de la meilleure réalisation. Inspirée du roman éponyme de Burniat Mathieu.

Alors que l'Allemand Wim Wenders nous a enchantés avec un film japonais, c'est ici un Japonais qui a réalisé un film français. Et comme dans *Perfect Days*, nous sommes sous le charme : une image léchée, une atmosphère si romantique et un amour si tendre nous font oublier pendant deux heures et quart la guerre, les violences urbaines et tout ce qui nous inquiète, pour simplement savourer.



Juliette Binoche et Benoît Magimel dans *La passion de Dodin Bouffant*



Hinata Hiiragi et Soya Kurokawa dans *Monster*

Monster de Hirokazu Kore-eda

Prix du meilleur scénario.

Le réalisateur présente ici une quête de la vérité, mais très différente de celle de *Anatomie d'une chute*. En effet, les renversements de situation ne se jouent pas dans une évolution chronologique, mais dans la mise en scène successive d'un même événement raconté à partir de trois perspectives différentes. Il met ainsi en évidence que notre perception de la réalité est toujours à la fois partielle et partiale.

Waltraud Verlaquet

Grand prix pour *The Zone Of Interest*

Film de Jonathan Glazer, pas encore de date de sortie

Jonathan Glazer, né en 1965, est un réalisateur britannique. C'est en 2013 qu'il s'est fait véritablement connaître avec *Under the Skin*. Il s'est fait discret depuis et son retour était très attendu. Il a présenté *The Zone of Interest*, son quatrième long métrage, en compétition pour la Palme. Cette 'zone d'intérêt' est celle qui entoure le camp d'Auschwitz. Là vivent le commandant du camp, Rudolf Höss, et sa femme Hedwig. Ils construisent une vie agréable pour leur petite famille dans un pavillon coquet avec jardin, fleurs, piscine, serre et verger. Le Paradis aux portes de l'Enfer en quelque sorte. Des enfants blonds rient, s'amuse, on reçoit des amis, on mange, on boit, on part au bord du lac proche pique-niquer. La vie est belle.

On peut être traumatisé par des images des camps de concentration. Mais on l'est tout autant quand rien n'est montré mais suggéré. C'est la grande force de ce film : l'horreur voisine n'est jamais dévoilée, mais toujours devinée par des bruits, des sons, des cris parfois, des odeurs sans doute car on voit la fumée qui s'échappe d'une cheminée du camp depuis la maison. Mais rien ne vient perturber ce petit monde qui semble s'être parfaitement habitué à cet environnement. Plus glaçantes encore sont les discussions menées par Höss et des dignitaires nazis, qui conçoivent l'extermination comme une entreprise avec des problèmes de rentabilité,

d'augmentation du chiffre. Le film présente Madame si contente du paradis de carte postale qu'elle a bâti qu'elle ne veut le quitter à aucun prix, même lorsque son mari est muté ailleurs. Nous sommes au-delà des limites de l'humanité, au cœur de ce que Hanna Arendt a nommé 'la banalité du mal'. Un sentiment d'irréalité nous saisit. Comment est-ce possible ? Le réalisateur a fait le choix, prôné par Claude Lanzmann, de ne faire aucune fiction sur les camps. Le résultat est un film vertigineux, terrifiant, qui distille avec virtuosité, spécialement dans sa forme, l'ignominie dans le banal du quotidien.

Marie-Jeanne Campana



The Zone of Interest

Lara Peake dans *How to Have Sex*



Le jury de la FIPRESCI a décerné son prix dans la sélection officielle à *The Zone Of Interest* (v. ci-dessus), celui dans Un Certain Regard à *Los colonos* du Chilien Felipe Galvez (que je n'ai pas vu), et celui des sélections parallèles à *Levante* de Lillah Halla (Brésil), un plaidoyer plein de punch pour le droit à l'avortement. Le fait de placer ce récit dans le milieu LGBT n'apporte pas vraiment quelque chose au film, les tribulations subies par la jeune fille auraient suffi à elles-mêmes.

Le jury d'Un Certain Regard, présidé par John C. Reilly, a primé *How to Have*

Sex, premier film très sensible de Molly Manning Walker (Royaume-Uni/Grèce) sur trois jeunes filles en vacances dont une veut absolument perdre sa virginité. Complètement délurée au début, mais au fond si fragile et innocente, sa première expérience ne se passe pas du tout comme elle l'avait imaginé et elle tombe comme dans un grand trou.

Citons encore un jury très intéressant, celui qui décerne le prix de la citoyenneté. Il a choisi *Les filles d'Olfa*, qui a gagné par ailleurs l'Œil d'or du meilleur documentaire, et qui explore le cheminement d'une famille : une mère qui élève seule ses quatre filles dont deux sont parties rejoindre Daech. L'argument qui semble pousser ces filles dans les bras de l'islamisme est très intéressant. La mère

perpétuant l'éducation violente qu'elle avait elle-même reçue, les filles trouvent dans l'exigence de pureté un puissant argument pour s'opposer à elle (v. p.3). Ce même jury a décerné une mention à un autre documentaire saisissant, *Jeunesse* de Wang Bing, sur les jeunes qui travaillent à un rythme infernal dans les ateliers chinois du textile.

Waltraud Verlaquet

Les filles d'Olfa



La cuisine et l'Asie à l'honneur

 Voir la page du festival de notre site avec les billets d'humeur sur les films

37^e Festival de Fribourg, 18-26 mars 2023

Pour sa trente-septième édition, le Festival international du Film de Fribourg, en Suisse, a remporté un grand succès, récompensant les efforts des organisateurs qui ont choisi d'honorer un pays, la Moldavie, un cinéaste, Fatih Akin, et un thème, la cuisine.

Le Jury œcuménique de Signis et Interfilm, composé de deux Suisses allemands et deux Français, signataires de cet article, a vu les douze longs métrages en compétition et décerné à l'unanimité son Prix œcuménique à *Abang Adik* (2023) de Jing Ong, cinéaste malaisien d'origine chinoise né en 1975 à Kuala Lumpur - film dont c'était la première mondiale et qui a aussi obtenu le Prix du public.

Abang Adik



L'histoire tragique de ces deux clandestins, en quête de légitimité à force de travail ou de magouilles dans une métropole malaisienne grouillante et haute en couleurs les condamnant à vivre dans l'obscurité, nous a tous touchés : le jeune cinéaste sait à la fois peindre la moindre émotion sur les visages et la beauté des humbles objets du quotidien, tout en maîtrisant à la fois le rythme du récit, haletant, et l'éthique du propos, compassionnelle. Nous n'avons pas décerné de mention spéciale, les membres du jury se partageant entre *Harka*, de Lotfy Nathan, *El Castigo*, de Matias Bize et *Un Varon*, de Fabian Hernandez, dont vous pourrez lire la critique sur le site de Pro-Fil.

Les autres jurys

Les quatre femmes du Jury international ont couronné *Plan 75* (2022) de la Japonaise Chie Hayakawa, dystopie douce et implacable détaillant la manière dont le gouvernement encourage les aînés, jugés trop nombreux, à se laisser euthanasier. Le film a aussi remporté le Prix des Critiques et celui du Jury des Jeunes Comundo, tandis que leur Prix spécial est allé au réalisateur iranien Houman Seyed pour *World War III*. Côté courts métrages, la cuvée sortie des écoles de cinéma suisses était d'excellente qualité ; la jeune cinéaste française d'origine marocaine Jawahine Zentar a remporté le Prix Réseau cinéma CH pour *Sur la tombe de mon père*, et *Split*

Ends, de l'Iranien Alireza Kazempour, a conquis le Jury des courts métrages.

Outre les films en compétition et de nombreux courts métrages nous avons vu côté cuisine *Feast* (2022) de Brillante Mendoza qui nous a déçus ; côté patrimoine, *Beignets de tomates vertes* (1992) de l'Américain Jon Avnet qui nous a détendus, et *L'amateur* (1979), du Polonais Kieslovski, chef-d'œuvre choisi dans sa 'carte blanche' par Fatih Akin. Son dernier long métrage, *Rheingold* (2022), consacré à la *success story* d'un rappeur, Xatar, est un film d'action à la fois humoristique et efficace, sans plus.

Un monde brutal

L'impression dégageée par la sélection reste qu'elle reflétait la brutalité d'un monde dont les protagonistes étaient surtout masculins, notamment dans les trois films iraniens tâchant de dire la détresse de leur pays par divers détours fictionnels : mise en abyme ou recours aux enfants comme dans *Numb* d'Amir Toodehroosta. Les seuls films explorant davantage la psyché féminine et la question du couple étaient *Nezouh* (du Syrien Soudade Kaadan) et *El Castigo*, déjà mentionné. La politique et l'histoire plus ou moins récente étaient très présentes en Iran, Syrie et Tunisie comme à Taïwan avec *Untold Herstory*, film de Zero Chou décrivant un camp de redressement anti-communiste sur une île ; et la géographie des grands espaces du Kazakhstan et de Mongolie nous entraînait à la recherche du père avec *Brothers* de Darkhan Tulegenov et le poétique et drôle *Harvest Moon* d'Amarsaikhan Baljinnyam.

Festival buissonnier

Le samedi matin, après les délibérations du vendredi, les invités du festival sont allés visiter la petite ville de Gruyères, pour son château, son musée Giger (père de la créature d'Alien entre autres), sa fondue et ses meringues à la crème double... ce qui, outre flatter notre palais, nous a surtout permis de faire connaissance avec certains de ces réalisateurs accourus du monde entier pour parler de leurs films ! Nous en sommes repartis touchés de l'accueil fribourgeois, émus par ces histoires souvent pathétiques et heureux de ces échanges qui nous rapprochent, via l'art cinématographique, au nom d'un idéal spirituel commun.

Philippe Cabrol et Florence de Tienda

Parmi les festivals



Coconut Head Generation

Grande fête du cinéma documentaire international, cette brillante 45^e édition a été à nouveau une invitation à déployer sur le monde de multiples regards cinématographiques avec 41 films en compétition, des longs métrages en majorité. Deux d'entre eux ont obtenu *ex-aequo* le Grand Prix : *Coconut Head Generation* du Nigérian Alain Kassanda, élaboration d'une parole critique au cours d'un ciné-club étudiant hebdomadaire à Ibadan ; et *Up the River with Acid* du Français Harald Hutter, deux jours dans la vie de son père s'enfonçant dans la démence. Parmi d'autres films primés il faut souligner la qualité de

Adieu Sauvage du Colombien expatrié Sergio Sarmiento, enquêtant sur une épidémie de suicides dans les communautés amérindiennes ; *Ana Rosa* de la Colombienne Catalina Villar, cherchant à comprendre pourquoi sa grand-mère a été lobotomisée ; *Ciampi* de la Française Agnès Perrais, mettant en perspective, au Moyen Age et maintenant, deux révoltes ouvrières dans le textile ; *El Juicio* de l'Argentin Ulises de la Orden, mise en forme des images terribles du procès de 1985 contre les juntes militaires criminelles.

Hors compétition

Hors compétition, le festival a rendu compte cette année de l'aventure du cinéma direct au Vietnam - sur le principe des Ateliers Varan de formation documentaire impulsés par Jean Rouch - et a présenté dans la rubrique 'Première

fenêtre' une sélection de films courts réalisés par de jeunes créateurs. La programmation 'Front(s) populaire(s)' a privilégié les films obligeant à regarder en face la catastrophe écologique qui menace notre espèce et à questionner notre mode d'appartenance à la nature vivante ; et celle intitulée 'Le monde autre' - qui ne raconte pas un autre monde mais le nôtre autrement -, a été complétée par les trois rétrospectives de Franssou Prenant et ses films d'amour et de mémoire dont plusieurs remuent l'histoire coloniale de la France ; de Jean-Pierre Gorin, compagnon de Godard au sein du groupe Dziga-Vertov et créateur d'un cinéma subversif et burlesque ; et d'Olivier Zabat, attentif aux perceptions singulières de protagonistes plongés dans des situations de crise individuelle ou collective.

Jean-Michel Zucker

Oberhausen 2023

Le plus vieux festival du court métrage du monde

Quand on m'a proposé de rejoindre un des jurys œcuméniques du festival International du court métrage d'Oberhausen, je n'ai pas hésité une seule seconde. Le plus vieux festival du film court du monde avait cette année un jury œcuménique dans la compétition internationale et un autre dans la sélection des films pour enfants et adolescents. Je faisais partie de cette dernière, avec mes collègues d'une petite semaine, allemande et slovène. 36 films pour les enfants de 3 à 18 ans ont parsemé nos quelques jours de festival. Nous avons vécu une expérience très enrichissante et surtout très particulière avec des enfants dans la salle qui réagissaient très expressivement sur certaines projections. Nous avons décidé de remettre notre prix à un film poignant et plein d'humanité : *Le jour de gloire* réalisé par les Français Romuald

Rodrigues Andrade et Ludovic Aklil Piette.

Justification du jury

Kamel, 20 ans, et ses amis ont un plan : ils veulent faire de leur ville un endroit où il fait bon vivre pour tout le monde. Mais ils sont confrontés à la dureté d'un monde d'adultes où les bonnes idées ne suffisent pas pour réussir. Lorsqu'ils sont rejetés comme sans importance, ils ne perdent pas espoir et sont déterminés à se battre pour un avenir meilleur. *Le jour de gloire* dépeint de manière impressionnante une question manifestement pertinente pour les enfants et les jeunes en temps de crises multiples : comment participer à la société tout en étant marginalisés en raison de leur âge, de leur origine sociale ou de leur manque d'expérience politique ? Nous voyons comment la famille peut être à la fois



Le jour de gloire

utile et destructrice pour les jeunes qui tentent de s'établir - et comment la solidarité l'emporte sur les besoins personnels. Le scénario bien exécuté, le jeu d'acteur exceptionnel et la capacité de raconter une histoire universelle mais complexe à travers un événement apparemment insignifiant, ont convaincu le jury de ce film, de même que le jeune Kamel est convaincu de l'organisation communautaire comme moyen efficace de s'auto-réaliser.

Maxime Pouyanne



Voir aussi sur le site l'article de Maxime Pouyanne sur le festival Cinélatino à Toulouse

On demandait à des jeunes : « Connaissez-vous Godard ? — Oui oui — Quels films avez-vous vus ? — Aucun ». Ce petit dialogue est caractéristique : Jean-Luc Godard est considéré comme un grand du cinéma, même si, sauf ses premiers films, rares sont ceux qui les ont vus. C'est pourquoi, suite à sa récente disparition, Pro-Fil Île-de-France a organisé un week-end entièrement consacré à JLG.

Cinq éclairages thématiques et trois films ont permis, au dire des participants, par-delà les idées parfois rapides qu'ils pouvaient en avoir, de mieux comprendre l'œuvre de cet immense cinéaste et d'être à même de l'apprécier.

Jean-Luc Godard, sa vie et son œuvre

Jean-Luc Godard naît à Paris le 3 décembre 1930, au sein d'une famille protestante aisée. Il est le second d'une fratrie de quatre. Sa famille s'installe à Rolle en Suisse, où son père, médecin, a trouvé un emploi dans une clinique. L'enfance du jeune Jean-Luc est plutôt facile et heureuse, mais à l'adolescence les choses deviennent plus rudes. Ses parents vivent séparément dès les 16 ans de JLG. Sa scolarité secondaire est plus difficile.

Bac en poche, il part à Paris chez ses grands-parents. Le cinéma l'intéresse plus que les études : il passe ses journées à la cinémathèque où il fait connaissance de Rohmer, Chabrol, Truffaut, Rivette, Varda et quelques autres. Mais les grands-parents supportent mal la vie de Jean-Luc et la rupture est inévitable.

Avec quelques amis, il crée le journal *La gazette du cinéma*. En avril 51, il accepte de participer à la rédaction des *Cahiers du cinéma*. Son premier texte paraît début 1952. Vu le succès de François Truffaut avec *Les 400 coups* au festival de Cannes 1959, il se lance : c'est *A bout de souffle* avec Jean Seberg et Jean-Paul Belmondo. C'est le succès immédiat. Il poursuit sur cette voie avec en sept ans onze autres films, dont huit sont parmi ses grands succès.

Au début des années 60, il vit avec une jeune actrice, Anna Karina, qui tourne dans sept de ses films. Il l'épouse en 1961 et reste marié jusqu'en 1964. Plus tard il épouse Anne Wiazemsky en 1967 et divorce en 1970. Elle sera présente dans huit de ses films. JLG se fait entendre lors de l'affaire Langlois et dans les

manifestations d'artistes à Cannes en 1968, au festival, arrêté après sept jours pour intégrer le mouvement de l'ensemble du pays.

Enfin, à partir de 1971, il se rapproche d'Anne-Marie Miéville qui devient sa compagne. Elle l'accompagne à Grenoble puis lors de son retour en Suisse en 1976, et restera avec lui jusqu'à sa mort en 2022. Avec elle, il continue à explorer des façons différentes de filmer, travaille la bande son, la photo, les couleurs, la mise en images, le chapitrage, la vidéo et toutes les innovations possibles. Jean-Luc Godard décède par suicide assisté le 13 septembre 2022 en Suisse.

Une œuvre foisonnante et reconnue

Avec quelques autres, il est l'initiateur de la Nouvelle vague, reconnu dans le monde entier et dont l'influence sur le cinéma mondial reste incontestable et incontestée. Sa vie de réalisateur, scénariste, dialoguiste, producteur, acteur, monteur, écrivain, critique et théoricien de cinéma réalise une œuvre diversifiée, importante et innovante :

- 54 films long métrage
- Nombreux courts métrages
- Nombreuses vidéos et plusieurs films de télévision
- *Histoire(s) du cinéma*
- Une exposition
- Très nombreux articles et textes sur le cinéma (*Cahiers du Cinéma*, *Arts*, *L'Obs*)

Sa carrière a été largement récompensée : Sélectionné neuf fois à Cannes : Prix du jury 2014 pour *Adieu au*

Jean-Luc Godard



langage, Palme d'or spéciale 2018 pour *Le livre d'image* et pour l'ensemble de son œuvre ;

Sélectionné huit fois à la Berlinale : il obtient trois prix ;

Sélectionné huit fois à la Mostra de Venise : il obtient quatre prix ;

Un Oscar d'honneur en 2010 pour l'ensemble de sa carrière.

Ses films les plus vus sont, en France, dans l'ordre de 2,2 à 0,4 millions de spectateurs :

A bout de souffle, *Le mépris*, *Pierrot le fou*, *Sauve qui peut (la vie)*, *Une femme est une femme*, *Alphaville*, *Vivre sa vie*, *Une femme mariée*, *Masculin-féminin*, *Prénom Carmen*.

Marcel Besnard

Masculin féminin

En cinq films, cinq versions chez Jean-Luc Godard de l'éternel « Je t'aime, moi non plus » entre l'homme et la femme.

Genèse, chapitre 1 : au commencement (1960), Godard crée *A bout de souffle*. Il y met Michel Poiccard (Jean-Paul Belmondo) et Patricia (Jean Seberg). Michel est demi-voyou, inculte, assassin de gendarme par inadvertance. Patricia est journaliste, américaine, elle aime Faulkner et Renoir. Ils n'ont donc rien à partager, sauf l'amour : il l'aime pour deux, elle à peine à 50%. La fin est écrite d'avance : Patricia dénonce Michel. Il meurt, sous ses yeux, tué dans la rue par les flics. Dégueulasse ! C'est quoi, dégueulasse ? On était déjà dans 'les années Karina'. On s'y incruste avec *Une femme est une femme* (1961), 'la' comédie musicale de Godard. Anna Karina y est une effeuilleuse ravissante, charmeuse, drôle, insupportable, bref l'illustration parfaite du titre du film. Elle est mariée avec Emile (Jean-Claude Brialy) dont elle veut un enfant. Il s'y refuse, pourquoi ne demanderait-elle pas ce service à leur ami Alfred (Jean-Paul Belmondo) ? D'où un film tumultueux, bourré de gags et de trouvailles, où les scènes de ménage se succèdent et où l'on s'engueule à coups de titres de livres lancés à la figure.

Fin des années Karina. On pouvait s'y attendre. Adieu, le temps de l'inno-

cence ? Une femme est toujours une femme, d'accord, mais ça veut dire quoi, en pleine société de consommation galopante ?... Eh bien, que la femme est comme lessivée de l'intérieur, chosifiée, et l'âme tatouée par les totems de la pub. Ainsi Charlotte (Macha Meryl), dans *Une femme mariée* (1964). Voyez comment Godard la décrit dans ses amours avec son amant, Robert : par morceaux ! Une main, un bras, une jambe, un ventre, un dos, et chaque morceau est séparé du suivant par un noir de quelques secondes, comme une feuille de papier sulfurisé entre deux pièces de viande, dans une boucherie. Autres coups de gueule indignés à suivre.

Vingt ans plus tard...

...arrêtons-nous sur deux films et trois couples. Deux films qui sont de la même année (1983), et que fédère la même idée d'existences au scénario écrit d'avance : *Prénom Carmen* et *Je vous salue, Marie*. Deux films reliés entre eux par la 'circulation' de la même actrice, Myriem Roussel, porteuse d'âme comme d'autres sont porteuses d'eau, et où trois couples offrent trois déclinaisons



Jean-Claude Brialy, Anna Karina et Jean-Paul Belmondo dans *Une femme est une femme*

distinctes du thème du masculin-féminin.

Il y a le couple tragique et charnel de Carmen et José ; ici, Carmen est une terroriste flamboyante et superbe (Maruschka Detmers) qui, menottée par José (un policier) lors d'un braquage de banque, non seulement se libérera de lui, mais en fera son serviteur avant qu'il ne devienne son meurtrier, mythe oblige. Il y a le couple chaste de Marie (Myriem Roussel) et Joseph¹, lui aussi prédestiné et objet par Godard d'une interrogation sur la priorité entre le corps et l'âme. Il y a enfin, encore dans *Je vous salue, Marie*, ce couple d'un professeur et d'une de ses élèves, qui, vivant une liaison banalement adultérine, ramène l'amour au niveau de la consommation et de la digestion. Du charnel au spirituel, du banal au tragique, du trivial au sublime, en deux films Jean-Luc Godard décline les couleurs de l'arc-en-ciel de l'âme.

Jean Lods

¹ Voir p.20 de ce numéro, la fiche de Françoise Lods sur *Je vous salue, Marie*.

Maruschka Detmers dans *Prénom Carmen*



Godard militant

Un irrésistible besoin d'être de son temps

Si Godard apparaît dans ses premiers films comme une sorte de dandy provocateur, tel le personnage du *Petit soldat* (1960) interdit par la censure gaulliste, des allusions à la guerre du Vietnam émaillent *Pierrot le Fou* (1965), *Masculin féminin* (1966), et dans l'impressionnante série de films qu'il réalise en 1966-1967 - surtout *Made in USA*, *Deux ou trois choses que je sais d'elle* et *Week-end* - il scrute la société de consommation et les bouillonnements idéologiques qui secouent la France de l'époque. Ce moment culmine avec *La Chinoise*, qui met en scène une poignée d'étudiants et d'étudiantes enfermés dans un appartement bourgeois, singeant dans leurs rituels les Gardes rouges maoïstes. Ce film romantique et caustique d'un Godard anthropologue plus que militant, brillamment interprété par Juliette Berto et Jean-Pierre Léaud, se termine d'ailleurs sur une forme d'échec, comme si les enfants de Marx et de Coca-Cola n'étaient que des révolutionnaires de salon.

Mai 68 : un festival annulé

Avant même l'étape décisive de Mai-68, où il contribuera activement aux côtés de Truffaut à faire annuler le Festival de Cannes, Godard est omniprésent dans les manifestations destinées à réintégrer Langlois à la Cinémathèque française. L'énergie générée par le mouvement de 68 va le conduire ensuite, en complicité avec Jean-Pierre Gorin, un élève d'Althusser et de Foucault, à une rupture avec le cinéma bourgeois qu'il pense avoir pratiqué jusqu'ici, à une remise en cause de toutes les formes de représentation, et au refus du statut d'auteur-vedette au profit des réalisations collectives. Ainsi tous deux, rejoints par un troisième larron, Jean-

Henri Roger, fondent-ils le groupe Dziga Vertov, inspiré par le nom du réalisateur soviétique avant-gardiste des années 20. Si pour Gorin « c'est dans cette période que Godard est devenu Godard », aucun film de la dizaine signée par le groupe en 1968-71 n'est sorti en salle en France. Néanmoins, il faut évoquer au moins quatre d'entre eux : *Le gai savoir* où deux jeunes amoureux au prestigieux pedigree - Patricia Lumumba et Emile Rousseau - s'interrogent sur l'analyse



Anne Wiazemsky dans *La Chinoise*

dialectique des images et des sons, et la façon de parvenir à une pratique révolutionnaire du cinéma ; *Un film comme les autres*, documentaire sur Mai-68 où trois étudiants de Nanterre et deux ouvriers de Renault-Flins tentent, en plein champ face à des HLM, un bilan critique quelques semaines après les événements ; *Le vent d'Est*, un western spaghetti gauchiste, illustration chaotique des questions que se posent les cinéastes militants ; *Vladimir et Rosa*, mise en scène caricaturale du procès des 'Huit de Chicago' accusés d'avoir provoqué des émeutes après la mort de Martin Luther King.

Le film *Tout va bien* (1972) signe la fin du groupe Dziga Vertov, insérant de façon parfois burlesque la crise d'un couple - splendide duo Jane Fonda/



Yves Montand - dans une grève avec séquestration du patron dans son bureau et vandalisme en supermarché. Godard revient en apparence au 'cinéma normal', mais restera marqué jusqu'au bout par sa soif de contemporanéité, comme en témoignent, co-réalisés avec Anne-Marie Miéville, deux films engagés sortis en 1976 : *Ici et ailleurs*, qui juxtapose des combattants palestiniens dans leur vie quotidienne à une famille de Français moyens devant leur poste TV ; et *Comment ça va ?*, réflexion critique sur la responsabilité des images cinématographiques dans les systèmes d'information. Son dernier acte clairement politique consiste à s'engager en 1993, en pleine guerre de Yougoslavie, avec un poignant court métrage, *Je vous salue Sarajevo*.

Jean-Michel Zucker



Histoire(s) du cinéma

Essai original et unique de la praxis godardienne



Parmi sa production prolifique, où se côtoient courts métrages, longs métrages de fiction et de nombreux essais, se dresse une œuvre très à part, au titre un peu énigmatique, affublé d'un pluriel optionnel et qui a eu une gestation longue de plus de 20 ans. Autant dire qu'elle mérite une attention particulière. *Le gai savoir*, *Luttes en Italie*, *France/tour/détour/deux enfants*, *Loin du Vietnam* sont des essais, dans le sens « d'un apport de réflexions sur un sujet particulier, sans prétendre l'épuiser ». (Le Robert). Mais *Histoire(s) du cinéma* est un monument.

Origine de l'œuvre

En recevant le Prix Adorno en 1995, distinction prestigieuse, Godard déclare « sa conscience d'occuper une place particulière dans l'histoire du cinéma ».

Pas de fausse modestie pour ce créateur de formes qui a développé une réflexion unique sur la puissance des images animées :

« Mon idée, c'était qu'un des buts du cinéma était d'inventer ou de découvrir le montage pour pouvoir faire de l'histoire ! ».

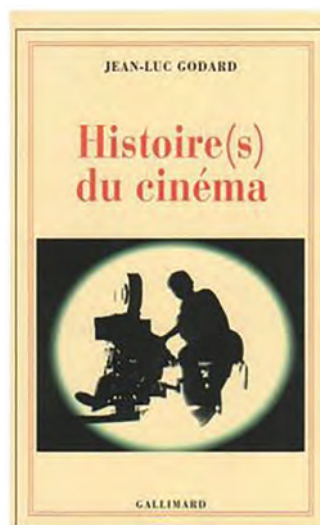
Il s'attelle donc à ce grand projet tout en réalisant une production extraordinaire de films, et ce pendant les années 1990-2000.

Structure et contenu

Un coffret de quatre DVD est édité en 2007 par Gaumont, dont chacun comprend deux parties, au total plus de quatre heures de projection.

Ce retour vers le passé doit être vu comme une approche à trois niveaux : Histoire du cinéma, Histoire du XX^e siècle, et où se mêle la propre histoire du réalisateur ! Il le reconnaît :

« Mon idée est super-ambitieuse : l'histoire est là seule, et seul le cinéma peut la rendre visible ! »



Chacun des huit épisodes est construit de façon identique : deux dédicaces en ouverture, générique des producteurs (Gaumont, Périphéria), puis défilement des huit titres des Histoire(s) apparaissant comme un rappel incessant. Surimpressions et ralentis, superpositions des sons... la forme opère fortement, comme une mise en condition du spectateur, c'est la fatale beauté du cinéma !

Puissance des images

Être le cinéma tout entier. Pour cela Godard se sert d'extraits de films, de bandes d'actualités, de textes de philosophes, de musique et de tableaux... Il réalise en réalité plutôt une œuvre de créateur que d'historien. Plus que dans tous ses films des années 70-80, il accentue et systématise le

questionnement et l'interrogation sur les images, quitte à faire des rapprochements saisissants entre des films très éloignés dans le temps, comme un extrait d'un Griffith avec un autre de John Ford, par exemple *Intolérance* et *La prisonnière du désert*.

En guise de conclusion

A quoi sert ce travail colossal, de faire parler les images au lieu de se contenter de 'clichés' ? Mon hypothèse est que Godard a appris « à repenser le cinéma », ce dont témoignent les nombreux films de la fin de sa vie : *Film Socialisme*, *Adieu au langage*, *Le Livre d'image*¹. Le dernier chapitre est le plus émouvant, que je paraphraserai ainsi : Les signes parmi nous sont visibles par un milliard de spectateurs. Une saturation de signes magnifiques qui baignent dans la lumière de leur absence d'explication est exposée à notre regard !

Alain Le Goanvic

¹ V. article suivant

Bibliographie : Alain Bergala *Nul mieux que Godard*, Cinéma-Action n° 109, Hors-Série n° 11 *La Septième Obsession*



Le dernier Godard

Après *Histoire(s) du cinéma*, Godard se renouvelle et expérimente constamment. Plus de narration continue, adieu à la langue habituelle du cinéma : « Les films devraient avoir un début, un milieu et une fin, mais pas forcément dans cet ordre ». Il s'agit de rendre compte du chaos du monde.

A travers les cinq films réalisés, quelques constantes du 'dernier Godard' peuvent être relevées.

1. Un grand sens plastique, comme dans la peinture des rues de Paris, dans le beau noir et blanc du début de *Éloge de l'amour*, 2001, et aussi le filmage quasi abstrait de séquences ultérieures.

2. Dans *Notre musique*, 2004, peu de temps après la fin de la guerre à Sarajevo, il dresse un tableau terrifiant des guerres qui ont frappé l'humanité, mêlant les assaillants et les victimes, Européens, Asiatiques, Africains ou Indiens, dans un mélange d'images plus ou moins nettes, comme des cauchemars. Invité aux Rencontres européennes du livre au Centre André Malraux à Sarajevo, il expose sa conception du cinéma. Il montre par l'exemple de deux images, d'un côté le peuple israélien qui marche vers la Terre promise et de l'autre des Palestiniens qui fuient les combats, comment la vérité peut avoir deux visages.

3. Avec des vues de différents ports européens autour de la Méditerranée, *Film socialisme*, 2010, délivre une vision dramatique de

« cette pauvre Europe, non pas purifiée mais corrompue par la souffrance, non pas exaltée mais humiliée par la liberté reconquise ». Malgré les combats et les soulèvements, évoqués par de nombreux extraits, le constat de Godard est de plus en plus amer. Les idéaux de la Révolution de 1789 ou de la Résistance sont oubliés, la télévision envahit notre quotidien, le tourisme et l'argent du pétrole régissent le monde. Seuls peut-être



Film socialisme

les animaux, un âne, un lama méritent notre compassion.

4. Avec *Adieu au langage*, 2014, le toujours curieux cinéaste expérimente la 3D - à côté de la vidéo et de séquences en noir et blanc - la met en parallèle avec la crise de l'image et exprime ainsi son rapport ambigu avec la technique. Il en admet la puissance, ne se prive pas d'en utiliser les avancées les plus actuelles et, en même temps, s'en méfie beaucoup. Dans un supplément, paru avec le



DVD, Godard, affaibli, explique : être loin des règles, le culte de la répétition, le scénario vient après le tournage, après le montage, un moment où il faut résumer en mots... ce qui est montré.

5. Son dernier film, *Le livre d'image*, 2018, est un bouleversant

film testament, où il répète son amour du cinéma, de l'art, avec des souvenirs de films, des archives, des *remakes*, au sens d'évocation des atrocités ou des souffrances de l'humanité. Une longue phrase dite en voix *off* par Anne-Marie Miéville, sa compagne, rend compte de son credo de metteur en scène :

« Il me faut une journée pour faire l'histoire d'une seconde... il me faut une éternité pour faire l'histoire d'un jour. »

La lutte ne cesse pas.

« Et même si rien ne devait être comme nous l'avions espéré, cela ne changerait rien à nos espérances, les utopies resteraient nécessaires... ».

Le dernier extrait, après le générique de fin, peut être vu comme un manifeste, une dernière danse avant la mort : une séquence tirée d'un des sketches du film *Le plaisir*, 1952, de Max Ophüls, où un homme masqué se jette dans une frénésie de danse au milieu des autres danseurs avant de s'écrouler et qu'on découvre alors qu'il s'agit d'un vieil homme. Lucidité, humour, le plaisir jusqu'au bout, quelle meilleure façon de tirer cinématographiquement sa révérence ?

Philippe Raccah

Le mépris

Jean-Luc Godard, 1963, 105 min.

« Et Godard créa *le Mépris* et c'est *A bout de souffle* qu'il a rejoint le firmament des derniers créateurs d'étoiles. ».

Par ce tweet, Brigitte Bardot a rendu hommage à Godard lors de son décès, soulignant tout ce que ce film lui a apporté et a apporté au cinéma.

Après ses premiers succès, Godard souhaite explorer de nouveaux horizons et réaliser un film classique à gros budget avec une star. Pour la première fois, il adapte un roman, *Le Mépris* d'Alberto Moravia, et en suit fidèlement l'histoire. Son producteur, Georges de Beauregard, fait appel à Carlo Ponti et à Joseph Levine qui apportent l'argent et leurs exigences. Ce film décrit la désagrégation du couple interprété par Brigitte Bardot et Michel Piccoli pendant le tournage d'un film sur l'Odyssée entre Cinecittà, Rome et Capri. Si le film est la description de ce couple au cours de scènes virtuoses, tant dans leur appartement romain que dans la villa Malaparte, c'est aussi un film sur le cinéma : Fritz Lang est le réalisateur du film dans le film, Godard est son assistant et le film décrit les rapports difficiles entre réalisateur, scénariste et



Brigitte Bardot dans *Le mépris*

producteur. Tant d'éléments dans *Le Mépris* sont devenus culte qu'on ne sait lesquels citer : le générique parlé le plus célèbre de l'histoire du cinéma, les lieux de tournage, la musique envoûtante de Georges Delerue, les répliques de Brigitte Bardot. Le film nous séduit encore aujourd'hui par ce qu'il nous raconte de l'histoire du cinéma et aussi par sa beauté plastique, ses cadrages, l'authenticité de ses décors, le jeu de ses acteurs. Godard filme la villa Malaparte, écrasée de soleil, et les grandioses rochers qui plongent dans la Méditerranée avec le talent d'un peintre et d'un coloriste, en parfait accord avec la musique. Ce film est un bonheur de cinéphile.

Dominique Besnard

Nouvelle vague

Jean-Luc Godard, 1990, 89 min.



Alain Delon et Domiziana Giordano dans *Nouvelle vague*

L'échange est échangé.

« Un homme est par terre, une femme lui tend la main, puis à la fin du film, c'est la femme qui est par terre et l'homme qui lui tend la main et l'échange, comme dit Claudel, c'est une phrase de Claudel, l'échange est échangé ».

c'est ainsi que Godard lui-même présentait son film. Cet homme, c'est un certain Lennox, venu on ne sait d'où, interprété par Alain Delon ; la femme, c'est la riche Elena Torlato-Favrini, interprétée par Domiziana Giordano. Le premier sera sauvé d'un accident par la

seconde, qui l'accueillera dans sa riche propriété au bord du Lac Léman. Quelque temps plus tard, c'est Lennox qui sauvera Elena. L'échange est donc bien échangé. Mais, entre les deux événements, tout dans le film, images, dialogues,

accompagnements musicaux, n'est que contradictions et contretemps. A la toute fin de *Nouvelle vague*, alors qu'Elena congédie les domestiques et quitte avec Lennox la propriété, un monde s'achève,

« où il y avait encore des riches et des pauvres, sans penser à mal » (dixit Godard).

L'image viendra au temps de la résurrection

Sur le cahier de tournage de *Nouvelle vague*, Godard avait collé ce texte :

« Le monde ne se rappelle à nous que

par sa disparition. Qu'est-ce que nous aurions à faire ici, nous les vivants, sinon, non de vivre, mais de mimer la résurrection ? ».

Il disait aussi : « L'image viendra au temps de la résurrection ». Il n'y avait là rien de religieux, même si Godard disait faire référence à une épître de l'apôtre Paul (on connaît les déclarations 'canular' du cinéaste). Godard avait foi dans l'image. Il aimait citer le poète Reverdy :

« L'Image est une création pure de l'esprit. Elle ne peut naître d'une comparaison mais du rapprochement de deux réalités plus ou moins éloignées. Plus les rapports des deux réalités rapprochées seront lointains et justes, plus l'image sera forte, plus elle aura de puissance émotive et de réalité poétique ».

Nouvelle vague en est l'illustration, que certains pourront juger vaine et d'autres, vivifiante.

Yves Ballanger

COIN Godard protestant ?

THEO Il a en tout cas son entrée dans L'Encyclopédie du protestantisme¹.

L'article, signé Denis Müller, cite au début une phrase d'un entretien du cinéaste réalisé par Hervé Guibert² :

« Je viens d'une famille autrefois très protestante. Je ne me sens d'aucune confession, mais quand on va au fond des choses, on est obligé de revenir à son enfance. »

Que veut dire « être protestant » ? Celui qui professe sa confession protestante ? Celui qui naît dans une famille protestante ? Celui qui « se sent proche » du protestantisme ? Selon la phrase de Godard citée, on peut dire au moins de lui que la foi protestante a marqué sa façon de penser et de ressentir les choses. Jean-Paul Sartre est également né dans une famille protestante, celle du fameux Albert Schweitzer dont sa mère était une cousine, et après la mort de son père il grandit dans la famille de sa mère ; et pourtant, Sartre ne figure pas dans L'Encyclopédie du protestantisme. Alain Resnais y figure, alors qu'il n'est pas d'origine protestante. L'article qui lui est consacré, signé Pierre Bühler, parle assez longuement de *L'amour à mort* qui situe son récit en milieu protestant. Est-ce que cela suffit pour être introduit dans cette encyclopédie ? Pourtant Jean-Louis Lorenzi n'y figure pas avec son film si emblématique, *La colline aux mille enfants*. Pourtant, contrairement à *L'Amour à mort*, il s'agit d'une histoire inspirée de faits réels si importants à rappeler.

Bergman et Dreyer sont cités bien sûr qui contribuent si fortement à l'image d'un protestantisme austère (qui l'est tellement moins dans les milieux protestants de l'Amérique latine)... Quant à Olivier Assayas, qui met en scène une histoire de pasteur, joué par Charles Berling, dans *Les Destinées sentimentales* avec un grand souci du détail en ce qui concerne la vie de la communauté calviniste, il a déclaré à un journaliste qu'il ne s'était pas souvenu au moment du tournage que sa mère était calviniste.³

Que veut dire 'protestant' ?

Dans un article de *Sens critique* disponible en ligne, Levil Guillaume analyse notre cher *Festin de Babette* :

« Karen Blixen en veut aux sectes luthériennes et elle est bien décidée à les attaquer dans cet écrit... Mais en même temps l'attitude de Babette, à se donner entière, gaspillant richesse et énergie, a tout d'un élan protestant. »

Alors, qu'est-ce qu'un « élan protestant », ou une identité protestante ? Je tente une boutade : « l'identité protestante

c'est de ne pas en avoir ». Pensons à la fameuse formule de l'apôtre Paul :

« Car, bien que je sois libre à l'égard de tous, je me suis rendu le serviteur de tous, afin de gagner le plus grand nombre. Avec les Juifs, j'ai été comme Juif, afin de gagner les Juifs ; avec ceux qui sont sous la loi, comme sous la loi (quoique je ne sois pas moi-même sous la loi), afin de gagner ceux qui sont sous la loi ; avec ceux qui sont sans loi, comme sans loi... Je me suis fait tout à tous, afin d'en sauver quelques-uns »⁴.

L'identité est la reconnaissance d'un individu par lui-même ou par les autres. Cela pose des problèmes du même et de l'autre, celui du devenir aussi. Selon la célèbre formule de

Rimbaud, reprise par Lévinas « Je est un autre ».

En plus, ce 'je' est en perpétuel devenir en fonction des aléas de notre histoire. Alors si la notion d'identité personnelle est aussi floue, combien plus l'est l'identité d'un groupe ! Un protestant réformé français a sûrement plus de points en commun avec un athée français qu'avec un protestant brésilien par exemple. Et un calviniste suisse du XXI^e siècle a sûrement plus en commun avec un Américain de son époque qu'avec un calviniste suisse du XVI^e siècle.

Ce qu'ils ont en commun, tous ces protestants si différents, c'est sans doute l'absence d'un médiateur humain entre Dieu et le croyant. Le fait de renoncer à tout ce qui peut ressembler à un magistère porte en lui dès l'origine la racine d'un foisonnement - on dit volontiers qu'il y a autant de protestantismes qu'il y a de protestants. C'est pourquoi je disais au

début que l'identité protestante c'est de ne pas en avoir.

Alors, Godard protestant ?

Waltraud Verlauguet



¹ 2^e édition, Quadrige/PUF/Labor et Fides 2006.

Quand on m'a demandé d'écrire une mise à jour de l'article « Cinéma » de cette encyclopédie, on m'avait suggéré de citer des cinéastes protestants. Je m'y suis refusée justement à cause de cette difficulté à savoir comment définir que quelqu'un est protestant et de peur d'annexer abusivement des personnes à un protestantisme dans lequel elles-mêmes ne se retrouveraient pas. J'ai donc écrit plutôt quelques considérations générales sur l'intérêt du cinéma pour le croyant.

² Le Monde du 27 mai 1982.

³ Cf. « Figures du pasteur dans le cinéma français », article de Jean Domon dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*, tome 154, avril-mai 2008 (Textes réunis par André Encrevé et Jean Lods), p. 263.

⁴ 1 Cor. 9, 19-22.

L'art d'approcher son prochain au plus près

Lorsqu'on parle de Festival, impossible de ne pas évoquer les projecteurs, les stars et les paillettes. Imaginez le choc lorsqu'un festival aussi renommé que la Berlinale décerne son prix le plus prestigieux, non seulement à un documentaire, mais à la représentation de l'humanité fragile et souffrante de l'univers psychiatrique.

« You are crazy or what ? » a lancé, incrédule, au Jury berlinois le récipiendaire lui-même qui n'y croyait pas !

Mais Nicolas Philibert n'est pas un cinéaste ordinaire. Il a choisi la formule documentaire pour être au plus près de son sujet, pour être le témoin d'une émotion vivante, de l'intime, du spontané, à l'opposé de l'écriture d'un scénario. Il a trouvé le moyen de rendre sa caméra familière, voire invisible, afin d'apprivoiser la vérité. Et ce, non seulement avec les hommes mais aussi avec les animaux, vivants ou empaillés¹ !

La caméra de Nicolas Philibert n'est pas un instrument de surveillance, il devient lui-même caméra et s'approche de son prochain jusqu'à entrer dans son intimité, sans poser de questions, juste par sa présence ouverte, et arrive à saisir

Il a trouvé le moyen de rendre sa caméra familière, voire invisible, afin d'apprivoiser la vérité.



Nicolas Philibert

l'évolution de son sujet, qui se raconte alors librement.

Tous ses films documentaires portent la marque de sa finesse, de son humanité, de son amour des vivants. Aucun n'échappe à sa poésie naturelle, à son humour. C'est peut-être l'héritage de son père, Michel Philibert, universitaire grenoblois devenu spécialiste de Bergman, qui souvent animait des rencontres paroissiales en récitant des poèmes.

A Montpellier, en 2002, il recherchait une école de campagne où sa caméra pourrait raconter une belle histoire. Assis dans notre séjour, il nous demanda avec son humilité coutumière : « Être et Avoir, qu'est-ce que vous pensez de ce titre ? ». Nous l'avions trouvé trop 'didactique'. Mais c'était avant la sortie

de ce film dont le titre résumait si bien le propos de l'auteur : son intuition créatrice qui faisait dérouler dans le temps et l'espace tout ce qu'on peut pressentir d'humanité dans un milieu scolaire brut, c'est-à-dire au plus près des enfants.

Arlette et Jean Domon

¹ Un animal, des animaux (1995), Nénette (2010)

Pro-Fil : adhésion

Bulletin d'adhésion nouveaux adhérents

Tarifs :

avec abonnement à Vu de Pro-Fil version papier

- ☐ individuel : 35€ ☐ soutien à partir de 45€
☐ couple : 45€ ☐ soutien à partir de 55€

avec abonnement à Vu de Pro-Fil version électronique

- ☐ Individuel : 25€ ☐ soutien à partir de 35€
☐ couple : 35€ ☐ soutien à partir de 45€

Réduit : 10 € ☐ pasteur ☐ étudiant ☐ chômeur, autre

Adhésion sans abonnement à Vu de Pro-Fil

- ☐ individuel : 20€ ☐ soutien à partir de 30€
☐ couple : 30€ ☐ soutien à partir de 40€

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Ville :

Téléphone :

Courriel :

Signature :

Ci-joint un chèque de..... € à l'ordre de Pro-Fil

Pro-Fil, secrétariat national
 390 rue de Font Couverte Bât. 1
 34070 Montpellier



Nicolas Philibert : l'essence du documentaire

Depuis son Ours d'or à Berlin, Nicolas Philibert est l'invité de tous les médias avec la sortie en salle de son documentaire *Sur l'Adamant*, auquel le jury oecuménique avait, le premier, donné sa mention spéciale, dans la catégorie des prix indépendants. En cette année 2023 il est enfin reconnu comme un des documentaristes français les plus talentueux.

Vous retrouverez sur notre site de nombreux articles sur Nicolas Philibert parus dans les magazines de Pro-Fil¹. Nous le suivons depuis ce séminaire en octobre 2000, qui nous avait réunis autour de quelques-uns de ses films.

Dans *La lettre de Pro-Fil* n°20², Arlette Welty-Domon retenait ses paroles :

« J'ai besoin d'une trame métaphorique qui va transfigurer le réel. »

Elle écrivait, sur sa manière de traiter les images et les sons dans ses films sans commentaires :

« Ce n'est pas de l'esthétique, c'est du symbolique qui touche tout le monde. »

A propos de *Etre et avoir*, dans *La lettre* n°28², automne 2002, notre malicieux Jacques Agulhon l'avait bien cerné :

« Philibert, c'est l'évangile au ras des pâquerettes (sans doute serait-il bien étonné d'être ainsi catalogué, et pourtant...) ». »

Et en 2007, dans *La lettre* n°49², Jean Domon l'avait interviewé lors de la sortie de *Retour en Normandie*. Il lui a posé une question pertinente sur l'impact de son travail avec des non-professionnels, sur cet 'après'. Cette expérience de cinéma est en effet différente chez un acteur qui passe de film en film et chez les gens filmés « pour ce qu'ils sont. » Il reconnaissait que

« garder toujours cette image figée ... peut être embarrassant, encombrant. »

Il a pu souffrir de cette forme de responsabilité vis-à-vis des personnes qu'il a filmées, notamment après la polémique lors de la promotion de *Etre et avoir* (2002), mais son engagement

de documentariste est essentiellement pur. La relation établie avec ses sujets implique un respect et un lien fort dans ses rencontres. C'est ce qui l'a conduit à faire *Sur l'Adamant*, avec la complicité de la psychologue Linda de Zitter, rencontrée à l'hôpital psychiatrique de La Borde, pour *La moindre des choses* (1997). C'est ce qui l'avait amené à nous parler du *Pays des sourds* en 1993 et à nous alerter dès 2018 sur les difficultés des soignants dans *De chaque instant*.

Prônant « l'improvisation comme une nécessité éthique », sa force est dans sa liberté : laisser les gens parler d'eux-mêmes et les spectateurs voir ce que le film leur dit. Là réside « le sens du prochain » que souhaitait Henri Agel³, qui voyait « l'aliment spirituel » que pourrait nous apporter le documentaire. Nicolas Philibert y ajoute l'humour, l'émotion et la prise de conscience d'un art nécessaire.

Sur l'Adamant



Arielle Domon

¹ Voir aussi l'entretien avec Nicolas Philibert (écrire 'Nicolas Philibert' dans la case de recherche).

² Toutes les *Lettres* sont disponibles sur notre site.

³ Henri Agel : *Le cinéma a-t-il une âme ?* Ed. Du Cerf, 1952.

Abonnement seul

Vu de Pro-Fil : 1 an = 4 numéros
(pour les adhésions voir page 17)

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Téléphone :

Ville :

Courriel :

Pour m'abonner à *Vu de Pro-Fil*, je joins un chèque de 15 € (18 € pour l'étranger) et je l'envoie avec ce bulletin à :
Pro-Fil, secrétariat national
390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier



Date :

Signature :

Merci les Amis

Fidèles membres du comité de rédaction depuis le n°11 de notre revue, soit depuis plus de 11 ans, Jean et Françoise Wilkowski désirent se retirer pour ne plus écrire qu'occasionnellement. Nous les remercions vivement pour cette belle collaboration, et la bonne humeur avec laquelle ils ont toujours mis leur compétence au service de notre revue dont les colonnes leur restent évidemment toujours ouvertes.



Les + sur le site

Emissions radio :

- Ciné qua non des 21 mars, 18 avril et 16 mai 2023
- Champ Contrechamp des 28 mars, 25 avril et 23 mai 2023
- France culture du 23 avril
- Chroniques cannoises

Festivals :

Voir les pages des festivals de

- Fribourg (avec des billets d'humeur de Florence de Tienda et Philippe Cabrol),
- Oberhausen,
- Nyon et
- Cannes, ce dernier avec tous les billets d'humeur des différents rédacteurs, les autres articles (Réforme, Interfilm...) et émissions radio.

Articles :

- Cartouches gauloises (Philippe Cabrol)
- Festival Cinélatino, Toulouse, 2023 (Maxime Pouyanne)

Crédits photo

p.1 : © 2023 Carlotta Films
p.3 : © Le Pacte; © Jour2fête
p.4 : © Memento Distribution
p.5 : © Jury oecuménique / Robert Rivoira;
© Master Mind Ltd; © Joss Barrat, Sixteen Films
p.6 : © Les Films Pelléas / Les Films de Pierre;

© Carole Bethuel, Curiosa Films -Gaumont -France
2 Cinéma
p.7 : © festival ce Cannes, Courtesy of A24/ Mica
Levi; © Nikolopoulos Nikos; © Tanit Films
p.8 : © Festival de Fribourg
p.9 : © Ajimati Films ; © Festival d'Oberhausen
p.10 : D.P. source Wikipédia, photo : Gary Stevens
p.11: D.R. source : Imdb; *idem*
p.12 : Pour les 3 images: D.R. source Imdb

p.13 : D.R. source Imdb; © Gallimard; D.R. source:
Amazon.fr

p.14 : © Wild Bunch; © Gaumont
p.15 : © 2023 Carlotta Films; D.R. source Imdb
p.16 : © PUF
p.17 : © Les Films du Losange
p.18 : © Les Films du Losange
p.20 : D.R. source: Imdb

Présence Protestante sur France 2

Dimanche 16 juillet 2023, 10h

Influenceurs chrétiens

(le titre est encore provisoire)

« La plus grande Église de France, c'est Youtube » a dit récemment un pasteur français influent. Problème : on trouve de tout sur les réseaux sociaux. Alors, pour annoncer l'Évangile faut-il rejeter les Youtube, Facebook, Tik Tok, Instagram et consorts ? Ou au contraire, s'en emparer ? Nous avons posé la question à celles et ceux qui sont au cœur de l'action : les influenceurs. Décryptage.

Documentaire de Damien Boyer



à voir !

Dimanche 20 août 2023, 9h35 est prévue une émission sur le protestantisme au Mozambique. **Attention** : changement d'horaire en raison de la diffusion des Championnats du monde d'athlétisme.

Un nouveau groupe est né

Un nouveau groupe s'est constitué en pays aixois. Vous trouvez les informations sur la page dédiée à ce groupe sur notre site : Groupes -> Pays d'Aix

Les ProFiliennes écrivent (suite)



Frère Jean O.P., *La vie de Margareta contracta. Une recluse du XIII^e s.* Traduction du latin, introduction et notes de Waltraud Verlaquet, édition Jérôme Millon 2023.

Margareta était gravement handicapée et a vécu une vie de souffrance. Mais elle a su transformer cette souffrance en louange pour Dieu et ainsi donner sens à sa vie. Elle a développé, trois siècles avant la Réforme, l'idée d'un salut par la grâce seule.



JE VOUS Salue, MARIE

France, Suisse, Royaume-Uni - 1985 - 107 minutes

FICHE TECHNIQUE :

Réalisateur, scénario, dialogues : Jean-Luc Godard - montage : Anne-Marie Miéville - photographie : Jacques Firmann - musique : Bach, Dvorak, Coltrane - production : Pégase Films

Interprétation : Myriem Roussel (Marie), Thierry Rode (Joseph), Philippe Lacoste (Gabriel), Juliette Binoche (Juliette), Anne Gautier (Eva), Johan Leysen (Johan).

AUTEUR :

Jean-Luc Godard, réalisateur franco-suisse, né en 1930 à Paris, est décédé en septembre 2022 à Rolle en Suisse. Cinéaste majeur dans l'histoire du cinéma moderne, il demeure la figure de proue d'un renouveau radical baptisé 'Nouvelle Vague'. En 1960, *A bout de souffle* fait figure de manifeste. *Le petit Soldat* (1960), *Une femme est une femme* (1961), *Le Mépris* (1963), *Pierrot-le-Fou* (1965) sont les marqueurs des années 60. Deux autres périodes de création suivront : celle des années 80, puis celle

Cette rubrique présente une œuvre analysée dans une de nos 'fiches de Pro-Fil', récente ou plus ancienne, en rapport avec le thème du dossier.

des années 2000 marquée par des films assez difficiles d'accès. *Je vous salue, Marie* appartient à la deuxième période, celle de *Passion* (1982) et *Prénom Carmen* (1983)

RESUME :

Genève, années 80. Gabriel atterrit un soir à l'aéroport de Genève. Il est accompagné d'une petite fille qu'il tient par la main et qui l'appelle : oncle. Tous deux montent dans un taxi conduit par Joseph. Ils se font amener jusqu'à une station-service, tenue par le père de Marie. Gabriel demande à voir Marie. En présence de Joseph, son fiancé, il lui annonce qu'elle va avoir un enfant. Marie dit que pourtant elle ne couche avec personne. Joseph est furieux, bouleversé.

ANALYSE :

« Je vous salue, Marie » : selon Luc l'évangéliste, ce sont les paroles de salutation que l'ange Gabriel adressa à Marie, lorsqu'il vint lui annoncer la mission qui lui était échue. Ce sont aussi les premières paroles d'une prière séculaire de l'Eglise catholique qui, de ce fait, s'est sentie bafouée dans sa foi par un film jugé blasphématoire : énorme malentendu. Godard, qui n'a jamais fait mystère de ses racines protestantes, n'est pas religieux. *Je vous salue, Marie* n'est pas un film religieux. Par contre, il interroge les textes bibliques. La Genèse proclame la grandeur cosmique de la création : la lumière, le vent tel le souffle d'Elohim, les deux grands luminaires que sont le disque solaire, immense, majestueux, telle la présence de Dieu, et

la lune, pleine comme Marie face à l'irreprésentable. Dans l'évangile de Luc, à la lumière de la psychanalyse et inspiré notamment par *L'évangile au risque de la psychanalyse* de Françoise Dolto, Godard explore le mystère de l'élection, et celui de l'incarnation : « L'âme a-t-elle un corps ? », s'interroge Marie. Et c'est le corps dévêtu de Marie qui est au cœur du film, chair habitée par la Parole. Mais alors : y a-t-il en nous quelque chose qui aurait été fixé d'avance, choisi sans demander notre accord ? Marie, dans la dernière séquence, murmure : « Je suis de la Vierge. Je n'ai pas voulu de cet être ». A l'écran : sa bouche grande ouverte, comme figée dans un cri muet, les lèvres rouge sang autour d'un grand trou noir, mêlant le sang de la parturition et celui de la crucifixion.

Oui, Godard est un iconoclaste : il refuse l'image qui prétendrait représenter le mystère. Il préfère la métaphore, il adore les calembours. Certains en sont agacés, d'autres y trouvent un langage d'une exceptionnelle richesse. Godard est un iconoclaste mystique : « Je pourrais dire que moi aussi je n'ai pas voulu de ce film : je l'ai simplement enregistré ».

Françoise Lods

Myriem Roussel dans *Je vous salue, Marie*



Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche depuis VdP 55 :

Mon crime (François Ozon) - *Pour la France* (Rachid Hami) - *Le barrage/Al-Sadd* (Ali Cherri) - *Toute la beauté et le sang versé* (Laura Poitras) - *A pas aveugles* (Christophe Cognet) - *Le Bleu du Caftan* (Maryam Touzani) - *The Lost King* (Stephen Frears) - *Atlantic Bar* (Documentaire, Fanny Molins) - *Eternal Daughter* (Joanna Hogg) - *Disco Boy* (Giacomo Abbruzzese) - *The Son* (Florian Zeller) - *De grandes espérances* (Sylvain Desclous) - *About Kim Sohee* (July Jung) - *L'établi* (Mathias Gokalp) - *Je verrai toujours vos visages* (Jeanne Herry) - *Grand Paris* (Martin Jauvat) - *Brighton 4th* (Levan Koguashvili) - *Dancing Pina* (Florian Heinzen-Ziob) - *La Colline* (Documentaire, Denis Gheerbrant, Lina Tsimova) - *Sur l'Adamant* (Nicolas Philibert) - *La gravité* (Cedric Ido) - *Showing Up* (Kelly Reichardt) - *Burning Days* (Emin Alper) - *Le Cours de la vie* (Frédéric Sojcher) - *Le capitaine Volkogonov s'est échappé* (Natalia Merkoulouva, Alexei Tchouprov)